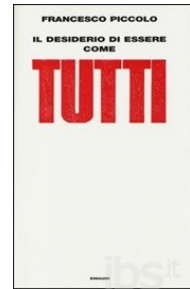


PICCOLO Francesco, *Il desiderio di essere come TUTTI* (Einaudi, Torino 2013, 260 p.)



Ce livre de Francesco Piccolo écrit à la première personne a toutes les apparences de l'autobiographie, mais d'une autobiographie ancrée dans l'histoire de tous, l'histoire d'un Pays. Il propose une réflexion sur le difficile équilibre à trouver entre la quête de soi et le désir d'être comme tout le monde, sur la difficulté à faire coïncider vie publique et vie privée.

Le livre est construit, non sans humour et autodérision, sur un clivage moral.

Première partie : *La vie pure : moi et Berlinguer*. Deuxième partie : *La vie impure : moi et Berlusconi*.

Le récit commence le jour d'une naissance : le narrateur a neuf ans ! Ce jour-là on le voit qui escalade un mur avec deux camarades pour pénétrer clandestinement dans le parc du château royal de Caserta. Seul devant la fontaine de Diane et Actéon il prend conscience d'appartenir au monde et pas seulement au cercle de famille. Une autre date déterminante de son parcours sera le 22 juin 1974 : « *al settantottesimo minuto di una partita di calcio, sono diventato comunista.* » Le match oppose RFA et RDA, les forts et les faibles, ceux qui attaquent et ceux qui subissent : lui, sera solidaire des plus fragiles. Un mur se dresse alors entre son père et lui. A partir de là son histoire (et celle de sa famille) est aussi l'histoire de la gauche italienne dont il revisite les grands moments et les grandes figures : l'assassinat d'Aldo Moro et le conflit entre raison d'Etat et humanité (Créon et Antigone), l'échec du compromis historique, les sifflets qui ont accueilli Berlinguer au Congrès du parti socialiste au palais des Sports de Vérone, son malaise et sa mort un mois plus tard le 11 juin 1984, ses funérailles.

Le *TUTTI* du titre renvoie au titre gigantesque de *L'Unità* rendant compte des funérailles de Berlinguer qui ont rassemblé deux millions de personnes. « *Tutti vuol dire tutto il Paese, e non soltanto il popolo comunista.* » Lui, toujours un peu décalé est resté à Caserta, chez lui, seul avec cette difficulté qu'il a à trouver sa place entre superficialité, adhésion et engagement inconditionnel. Pourtant le 11 mai 1984 quand à Vérone le public avait commencé à siffler, il « était devenu Enrico Berlinguer ».

Avec lucidité, Francesco Piccolo analyse sans complaisance les contradictions, les lâchetés, les limites d'une pureté, d'une intransigeance qui empêchent de gouverner ; il analyse aussi la difficulté à faire coïncider ce que l'on est avec ce que l'on veut être et l'inconfort qui en dérive. Le compromis, dans son sens le plus noble, apparaît alors comme « *un accord vertueux* » pour faire progresser l'Italie et retenir tous ceux qui voudraient quitter le Pays.

La réflexion de Francesco Piccolo déborde largement les frontières italiennes, elle est plus que jamais d'actualité.

Louissette CLERC
Janvier 2015